

Bernard Vaucher

Meurtre au Verdon

Sans parler du sentiment d'horreur que la vue des cadavres disloqués lui inspirait, l'adjudant Ponsard était dubitatif. Il y avait quelque chose de louche. Même si sa connaissance du milieu de l'escalade était plus que réduite – en fait elle se limitait à quelques reportages télévisés et quelques brèves conversations avec des fanatiques du Verdon – sans qu'il sût exactement pourquoi il éprouvait un malaise indéfinissable. Il avait prévenu le parquet sur-le-champ. Il n'eut aucun mal à convaincre ses hommes de ne pas trop s'approcher des restes humains, afin de ne pas piétiner d'éventuelles pièces à conviction. Il s'avisa de faire prendre de nombreux clichés des victimes sous divers angles, en attendant l'arrivée imminente du procureur de la République. En théorie, l'enquête relevait de la gendarmerie de Moustiers à laquelle il appartenait, mais en son for intérieur, il espérait que celle-ci soit confiée à un service spécialisé. Des bruits de pas et de voix annonçaient l'arrivée d'un groupe. Le procureur de la République émergeait du Couloir Samson, suant et soufflant, précédé de plusieurs gendarmes.

Le procureur Esmingeaud était un homme habituellement jovial, qui passait au sein de ses amis du club de pêche de Digne pour un véritable boute-en-train. Mais à cette heure précise, il n'avait pas du tout envie de rigoler. Se voir gâcher le week-end de l'Ascension n'avait rien de réjouissant. Même la vision du Verdon, qu'en d'autres circonstances il aurait lorgné avec convoitise, n'arrivait pas à le dérider. Court sur pattes et affublé d'une nette tendance à l'embonpoint, il passait pour un excellent pêcheur. Nombre de rivières du département n'avaient plus de secrets pour lui, mais découvrir l'une des plus belles d'entre elles dans ces conditions, ce n'était vraiment pas de chance ! L'aspect professionnel prit le dessus. Il se pencha sur les cadavres, tout en écoutant attentivement le rapport que lui faisait Ponsard. Les arguments de l'homme de terrain qu'était l'adjudant de gendarmerie ne le laissaient manifestement pas indifférent. Assez rapidement, il prit la décision de confier l'enquête à la brigade criminelle de la police judiciaire de Marseille. Il ne restait plus qu'à désigner un juge d'instruction et il avait sa petite idée.

Jean-Louis Estrella était perplexe. Certes il était flatteur que le procureur pensât à lui pour une affaire aussi délicate, mais à cinq ans de sa retraite de juge d'instruction... franchement, il aurait préféré quelque chose de plus classique. Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps sur le plan professionnel, et chacun nourrissait à l'égard de l'autre une certaine estime. Le procureur s'était souvenu que, dans ses jeunes années, son collègue avait tâté au rocher avec un certain succès. C'était même un bon varappeur. Avec les années, un embonpoint naissant avait éteint toute velléité sportive, et il était devenu un paisible randonneur ayant tiré un trait sur un passé qui lui semblait aussi tumultueux que révolu. Pour compenser, il s'était inscrit dans une chorale. Principalement des chants religieux, lui qui, autrefois, adorait les chansons paillardes ! Les cantiques remplaçaient « En revenant de Nantes, la digue, la digue... ». Insensible à la flatterie, il se débattit comme un beau diable, avant de céder à la pression du procureur. L'idée de travailler avec la police judiciaire sur un dossier aussi délicat n'était pas sans le contrarier. Certains y auraient vu une marque d'estime, voire une promotion. Il y voyait surtout une inépuisable source d'emmerdements !



La journée avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices. Ce jeudi de l'Ascension s'annonçait particulièrement radieux dans les gorges du Verdon. La météo prévoyait un anticyclone solidement installé sur le sud de la France, ce qu'on n'avait aucun mal à croire, et si risque d'orage il y avait, cela ne concernait que les hauts massifs alpins.

Autant que de la randonnée, Monsieur Michel rêvait de son petit déjeuner à la terrasse du bistrot de La Palud. Le petit déjeuner, c'était sacré pour lui. En soupirant, il ne put s'empêcher de penser que, même avant d'aller au boulot, il se débrouillait pour ne pas l'avaler avec une seringue ! Un petit déjeuner à La Palud, ça ne se gâche pas, et Monsieur Michel craignait qu'en famille, ce moment fût fortement écourté, surtout avec ses filles qui ne tenaient pas en place ! Il s'abstint de commander un second croissant pour éviter un nouveau couplet sur le cholestérol et les triglycérides. Grignoter une « paluarde » – pâtisserie succulente que Maître Cauvin, le boulanger-pâtissier de La Palud réussissait à la perfection – en dégustant son café au soleil, à la terrasse de *Lou Cafetié*, il n'en fallait pas plus pour être heureux. Se souvenant de son groupe de joyeux drilles, il savait pertinemment que la réussite du petit déjeuner conditionnait celle de la randonnée.

Craignant que leur groupe soit pris par la nuit dans les gorges, Madame Michel avait employé des arguments massue pour hâter le départ. À vrai dire, si l'allure était parfois ralentie, ce n'était certes pas à cause de leurs deux filles ! Elle ajouta qu'on marchait bien mieux lorsqu'il faisait frais – difficile de la contredire sur ce point – et pour finir la flèche du Parthe, elle lui rappela qu'il n'avait plus tout à fait vingt ans. De guerre lasse, Monsieur Michel capitula. À huit heures et quart, il finit de nouer les ganses de ses chaussures en contemplant madame qui s'enduisait consciencieusement le visage de crème solaire pendant que leur progéniture avalait sans tarder les premiers lacets du sentier Martel. Au départ du chalet de La Maline, une petite heure devait les conduire, quatre cents mètres plus bas, sur la rive droite du Verdon. À tout prendre, il valait mieux les franchir à la descente et à l'ombre, qu'à la montée et en plein cagnard ! Dans cette même descente, il se souvenait encore du visage de ces deux grimpeurs qu'il avait rencontrés. Ils étaient totalement déshydratés et il leur avait donné de l'eau, bien que sa provision fût juste. Devant leur sourire mystique, il avait pensé à une autre planète...

Tout le monde étant en forme, deux heures plus tard, il pouvait faire découvrir les beautés de la Mescla à sa petite famille. La Mescla, c'est le mélange des eaux du Verdon et de celles de l'Artuby, son affluent le plus mystérieux. Il leur expliqua que dans ses jeunes années il avait failli le descendre à la nage. Léa, l'aînée, lui demanda pourquoi cela ne s'était pas fait. Il lui dit qu'il s'était procuré un matelas de plage pour parcourir les nombreux *biefs*¹, et qu'il avait même acheté une combinaison néoprène au Vieux Plongeur, le magasin spécialisé dans la plongée sous-marine à Marseille. Pour finir, l'officier commandant le camp de Canjuers n'avait pas donné son accord pour traverser le terrain militaire, passage obligé pour accéder au cours de l'Artuby. Avec l'insolence de ses quatorze ans, elle eut un haussement d'épaules : « Qu'est-ce que ça pouvait te faire ? ». Son père se garda bien d'ajouter que la crainte était sans doute plus forte que le désir et que ce refus l'avait soulagé.

Pourtant, il avait rêvé devant des photos laissant percevoir la magie de ce monde exceptionnel. La sauvagerie, la semi-obscrité de cet univers aquatique, de ces biefs longs parfois de plus de deux cents mètres, larges de deux tout au plus, et profonds de plus de dix. Très haut, à plus de cent mètres, un trait de lumière : le ciel. Et un monde vivant, en plus. Une faune composée de batraciens et de petits reptiles. Des vipères surtout,

1. Bief : défilé étroit creusé par l'eau, où il est souvent nécessaire de nager, et qui peut parfois mesurer quelques centaines de mètres.

lui qui en avait une peur incontrôlable. Les récits étaient formels : aucune de ses connaissances n'avait échappé à la rencontre avec une vipère ! Cependant, tout le monde avait omis de préciser que ces pauvres bestioles étaient figées par une eau à 10°, et qu'elles étaient tout sauf agressives. Pourtant il était fort bien placé pour savoir que les rangs des excursionnistes sont amplement pourvus en Tartarin et autres Bompard.

Mélancoliquement, il ajouta que, lors du parcours de ce canyon extraordinaire, on ne voyait l'air libre qu'une seule fois : au niveau du pont sur l'Artuby. Cette construction spectaculaire, qui domine le fond du canyon de cent quarante mètres, permet de contempler une autre espèce d'agités, les fervents du saut à l'élastique. Plus atteints que les grimpeurs à son avis ! S'il pouvait comprendre, à la limite, les sensations des grimpeurs, il n'avait jamais réussi à saisir les motivations de ceux qui se jettent dans le vide, tête la première, retenus par la cheville, et qui poussent un hurlement de terreur pour exorciser leur peur. Il réussit à calmer les velléités de baignade, promettant à sa tumultueuse progéniture que « plus tard, ce serait encore mieux »... et éviter momentanément les remontrances de sa femme.

Un regroupement stratégique en haut des Échelles permit de faire le point. On avait derrière soi la moitié de la randonnée et la plus pénible. Ses filles descendaient les premières, cachant le vide à leur mère. Pour l'occuper, Monsieur Michel racontait l'expédition précédente avec ses amis, le petit déjeuner à rallonge leur ayant valu de croiser le cortège habituel d'empotés. L'un d'eux essayait de joindre au moyen d'un téléphone portable les marins-pompiers, car une matrone de son groupe avait eu un malaise « à la vue du gouffre vertigineux », avait-elle dit ! Dans un autre groupe, certains étaient même encordés ! Pour faire bonne mesure, un allumé était arrivé avec deux chiens. Les pauvres bêtes griffaient les parois de la gorge où étaient fixées les échelles dans l'espoir de se freiner. Il avait dû les parcourir à deux reprises, un chien à la fois. Monsieur Michel s'était même retrouvé avec un berger belge qui répondait au doux nom d'Attila dans les bras, pendant que l'hurluberlu allait chercher un bâtard de pure race nommé Jimmy au palier inférieur. L'animal terrorisé le couvrait de coups de langue en signe de reconnaissance. Les calvaires aussi ont une fin, et c'est muni d'un confortable retard sur l'horaire que leur groupe avait émergé des Échelles.

Après avoir défilé pendant une heure sous les falaises de l'Escalès, hautes de trois cents mètres par endroit, la famille Michel arrivait à la dernière section de la randonnée, les tunnels du Couloir Samson. La description alléchante qu'il en avait faite à ses enfants lui avait permis

d'être soulagé du poids des torches électriques : chacune en avait une. La place gagnée avait aussitôt été occupée par le Côtes de Provence qu'il était bientôt temps de déguster. On ferait les tunnels le ventre plein ! Les filles avaient pour mission de dénicher un endroit propice au déjeuner, « pas trop près du Verdon » lui avait dit sa femme, afin d'éviter de se chamailler.

Le cri poussé par Julia, la cadette, lui glaça les veines. Depuis une dizaine d'années, ses filles ne lui avaient guère laissé de répit. Elles n'étaient pas à proprement parler des santons mais, au fond, il était assez fier de leur dynamisme et de leur exubérance. Ce cri-là ne ressemblait pas à un cri de douleur mais à un cri d'effroi. Il les trouva un peu en amont du sentier, à l'aplomb d'une immense paroi rouge et surplombante. Ce qu'il vit lui fit oublier instantanément le Côtes de Provence, ainsi que le déjeuner amoureux préparé par sa femme. Deux corps affreusement mutilés, déchiquetés, gisaient là, distants d'une dizaine de mètres. Une longue corde bicolore, emmêlée, les reliait. Une envie irrépressible de vomir le saisit, mais la vue de ses filles, figées de terreur, le fit réagir sur le champ. Derrière une façade épicurienne, il avait du sang-froid et de la ressource. Il les prit tendrement par les épaules, et les fit redescendre sur le chemin. À leur vue, Madame Michel sut qu'un évènement terrible s'était produit. Même en essayant de ménager son émotivité, ils ne purent pas lui cacher entièrement la vérité. Lorsqu'elle l'apprit, elle resta prostrée.

Un groupe de randonneurs arrivait du Point Sublime. Les cris de joie annonçaient la présence d'enfants au sein du groupe. Les innombrables flaques d'eau leur donnaient l'opportunité d'y tremper les pieds en toute impunité. Il était difficile de faire autrement, même avec la meilleure volonté du monde. Les tunnels du Couloir Samson longent le cours du Verdon sur un kilomètre. Le premier est de loin le plus long, et même avec une lampe, il nécessite de marcher avec précaution à cause des blocs qui jonchent le sol par endroits, par suite d'effondrements légers de la voûte. Sans lampe, c'est une véritable partie de colin-maillard rendue encore plus palpitante par la présence de l'eau. Le second, nettement plus court, est séparé du premier par quelques dizaines de mètres. Par chance, les enfants avaient été attirés par la vue d'un vieux bouc solitaire avec des cornes dignes d'un grand koudou. Il allait s'abreuver au Verdon en contrebas.

Cette diversion permit aux adultes d'émerger les premiers du dernier tunnel. En quelques mots, Monsieur Michel les mit au courant de leur macabre trouvaille. Le groupe comptait des personnes efficaces, et les

secours s'organisèrent rapidement. Pendant que la majorité des participants regagnait le Point Sublime en raccompagnant la famille Michel, l'un d'entre eux alla prévenir les pompiers et la gendarmerie le plus rapidement possible par le même chemin. Le responsable du groupe avait tenu à rester en compagnie de Monsieur Michel sur les lieux du drame en attendant l'arrivée des gendarmes.